Document généré le 25 avr. 2024 11:14

Liberté

Le livre d'un lecteur : l'espace critique

Réjean Beaudoin

Volume 21, numéro 6 (126), novembre–décembre 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29814ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaudoin, R. (1979). Le livre d'un lecteur : l'espace critique. *Liberté*, *21*(6), 40–46.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le livre d'un lecteur : l'espace critique

RÉJEAN BEAUDOIN

L'âme ne saurait parler : elle ne se manifeste d'abord, au creux du dénuement, que sous la forme d'une absence : « cette âme dont je rêvais n'est plus en d'autres lieux qu'en son fond même. »(1) Le petit texte d'une quinzaine de pages d'où cette phrase est tirée a paru il y a cinq ans et l'essayiste y raconte sa lecture des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. C'est là que se trouve indiquée peut-être la source d'une expérience que relate l'écriture des *Deux royaumes*. Cette expérience pourrait être sommairement appelée le retrait du présent, geste qui s'appuie sur la révélation douloureuse et indubitable que rien dans l'ensemble de ce qui constitue pour les autres l'ordinaire de la vie, avec ce « gigantesque amas d'erreurs tourbillonnantes » qui en représente la seule configuration générale, que rien de tout cela ne saurait retenir l'empreinte attentive de la conscience et que, par conséquent, l'esprit humain se trouve par les lois hasardeuses de sa propre culture en quelque sorte congédié. L'instant de cette révélation dont la durée ne correspond pas sans décalque à celle de l'expérience qui lui sert accidentellement de support, au fil des occupations quotidiennes, se traduit par un choc où quelque chose de ce qu'il faut bien appeler l'équilibre est par le fait même rompu. Choc et rupture sont pourtant libé-

(1) Pierre Vadeboncoeur, *Comment j'ai lu Rousseau*, in : *Un homme libre : Pierre Vadeboncoeur*, recueil d'hommages, Montréal, Leméac, coll. « Indépendances », 1974, pp. 119-133.

rateurs et ont pour résultat inattendu de faire voir que l'image précaire de ce qui fut éprouvé, juste avant, comme un équilibre, n'était, en fait, que la tension accumulée d'un chaos au lourd entraînement duquel on se sent maintenant heureux d'avoir échappé.

Une fois prise sans regret la résolution de faire un pas pour sortir du présent oppresseur, tout occupé de l'avenir qui n'est que la chute perpétuelle de cette course sans but, une fois jugée en toute lucidité la direction stérile de cet essoufflement, reconnu au passage sous le masque moderne du progrès, Vadeboncoeur se voit confirmé et autorisé dans son jugement par l'exemple de la même opération critique mise en forme de langage dans le livre de Rousseau. Quittant la lettre du monde pour en retrouver l'esprit, Vadeboncoeur s'évade de l'histoire pour entrer dans l'histoire littéraire. Il y rencontre Rousseau livré à la même expérience que lui et lui en communiquant pour ainsi dire directement le résultat pratique, qui est justement une vision immédiate, délicieuse et pacifiée de l'univers recomposé par une même âme circulant librement du monde vivant de Jean-Jacques à la solitude essentielle de Vadeboncoeur. Et les deux démarches se rencontrent en un point d'où s'élève une parole, un message que traduit la prose nuancée d'un lecteur, encore tout habité de la coïncidence qui vient de le révéler à lui-même. Le chemin de ce second degré de l'expérience qui intervient par le biais de la lecture pointe nécessairement en direction du passé. « Je regardais en effet vers le passé et je ne pouvais manquer d'admirer sa richesse spirituelle. Je me libérais en effet d'étrange façon : en remontant le temps » (p. 128).

Ainsi se trouve donné le signal inaugurant le renversement auquel la pensée de Vadeboncoeur va ensuite procéder dans l'opération spirituelle qui se trouve si exactement exprimée dans *les Deux royaumes*. En effet, il n'est pas exagéré de dire que ce livre oblige à une révision complète de l'oeuvre de Vadeboncoeur. Jusque-là, on pouvait sans malaise y suivre la ligne de force d'une aspiration moderne. Syndicaliste, indépendantiste, prophète de la nouvelle culture, nationaliste, voilà que tous ces engagements de l'homme aussi bien

que de l'écrivain s'estompent tout à coup en trahissant combien la fibre des mots et de la vie même s'était attachée à la carcasse d'un monde sans âme. L'esprit ne peut habiter aucun des séjours que l'espoir humain avait cru pouvoir encore lui ménager. Sa seule patrie, son espace vertical croît démesurément, loin du phénomène, vers le centre intérieur de l'extrême faiblesse, de l'extrême pauvreté, de l'extrême solitude. Telle est la profondeur où peut apparaître le jeu artistique du miroir qui abolit définitivement tout vestige du présent pour montrer le relais infini de semblables mouvements de l'âme éternellement émigrante, en constant pèlerinage vers la source du temps. « Animula vagula, blandula » ... disait, mourant, le sceptique empereur Adrien. L'espace neuf auquel on accède par la lecture des *Deux royaumes* est le lieu réservé d'un ultime recours lorsque toutes les tentatives de trouver dans le monde l'occasion d'un parcours habitable ont été épuisées. « Dans ce lieu régnait une espèce de sourire, menacé lui aussi mais persistant comme un reste de vie » (p. 34). C'est l'entrée dans une sorte de retraite intérieure que l'on n'entame jamais sans passer préalablement par l'épreuve de la plus haute solitude. C'est le désespoir des mystiques, la nuit noire des saints, la page blanche du poète. Mais ces pauvres figures de l'initiation spirituelle, tant de fois rebâchées sous la plume, ne sont plus que rhétorique, alors que le récit entrepris par l'essayiste ne s'écarte jamais du rapport circonstancié, de l'examen détaillé d'une sorte d'événement, bien que ce qui a eu lieu de la sorte ne puisse plus s'inscrire d'aucune manière dans le temps mesuré de l'histoire et soit advenu au point le plus secret de ce qu'il faut bien appeler, à la suite de Vadeboncoeur, l'âme, mot gênant, évocation quasi scabreuse parce qu'elle désigne encore avec quelque force intacte l'ensemble de ce qui, dans la réalité ambiante, a été complètement évacué. « Il m'avait fallu franchir toute la modernité » (p. 52). Le propos de ce livre, si singulier, d'un ton tellement unique, est de raconter comme si c'était une chose manifestée (et qui le devient en effet par la vertu propre du texte qui nous la rend sensible) l'apparition de ce qui est au contraire profondément enfoui dans le circuit de nos vies programmées pour en taire jus-

qu'au moindre vestige. C'est pour ma part le mécanisme ou le procédé par lequel se produit cette apparition et qui occupe tout le livre, que je voudrais préciser. J'en ai cru, je l'ai dit, saisir quelque chose, à l'état latent, dans le court récit que Vadeboncoeur a fait de sa première lecture des *Confessions* après Octobre 70 : c'est le relais qui s'établit entre deux constatations de la même absence de l'âme qui rend cette dernière au sentiment retrouvé de sa présence tout à coup indubitable.

Le plaisir très vif qui nous est raconté de cette lecture n'est que le rappel et le réveil d'un plaisir antérieur, plus vif en un sens, mais moins manifeste et demeuré virtuel. Ce plaisir est celui qui résulte de la liberté de s'affranchir, de se retirer complètement de la « mécanique de l'histoire ». Vadeboncoeur raconte l'amorce en lui de cette liberté paradoxalement associée aux événements d'Octobre dont l'effet de choc sur sa sensibilité l'aura disposé au repli et au vide intérieurs que la rencontre de certaines oeuvres doit venir combler comme un destin. La stupeur généralisée d'Octobre a donc représenté dans la conscience désemparée du lecteur des *Confessions* cette condition favorable à l'éclosion nouvelle d'une liberté confirmée dans un second temps par le livre de Rousseau. Ce dernier renvoie l'image du même « radical désaccord » avec son époque et du coup le malaise se précise en quelque chose qui prend forme et n'est plus une simple abstraction des circonstances et des événements particuliers qui commandent ce retrait. Pierre Elliot-Trudeau ou Frédéric de Prusse, ce ne sont que purs accidents sur le chemin de l'âme. Chez le Rousseau des *Confessions,* cette attitude radicale s'accompagne d'une fraîcheur et d'une naïveté qui tiennent presque de l'enfance et qui font refleurir dans ces pages, par le concours de l'art et de la nature, le foisonnement d'une réalité délestée de tout son carcan d'abstraction. « C'est cette réalité sensible, restaurée, restituée, que je touchais en le lisant » (*Comment j'ai lu Rousseau* in *Un homme libre : Pierre Vadeboncoeur,* p. 127). Cette réalité s'anime donc sous la dictée de Rousseau solitaire ou plutôt la solitude de Vadeboncoeur s'enchante et retrouve le sol vivifié d'une nature où ne manque plus la touche spirituelle de

l'âme, dès que son absence est également confessée par Rousseau. Il y a donc un rapport nécessaire entre la lecture d'une oeuvre qui avive et révèle le sentiment latent d'un malaise où s'exprime la souffrance de l'âme et le mouvement ensuite autonome et natif de cette âme libérée qui va partir d'elle-même à la recherche de sa propre parole. C'est la nature d'un tel rapport, clairement indiqué dans le petit texte de 74, qu'explore exclusivement à mon avis *les Deux royaumes.*

C'est dire que ce dernier essai est avant tout un livre sur l'art, un livre de critique. Mais curieusement, ce n'est pas l'art qui y est critiqué. L'art y est approché au contraire en tant que lieu d'exercice d'une action critique qui juge sévèrement tout ce qui n'est pas elle. C'est plus exactement une étude spéciale de l'instance générale permettant à chacun de reconnaître en lui-même la place d'une solitude et d'une souffrance qui condamnent la conspiration universelle tramée comme un support de cette négation normalisée de l'âme. La dénonciation de ce procès en tant qu'aberration propre à l'homme moderne ne prête pas à l'accusation de « réaction » qui semble ici inévitable, parce que cette accusation ne saurait procéder du même espace critique qui dévoile le vide de la catégorie de progrès.

Voilà sans doute une réplique irrecevable à l'argument dialectique qui a encadré la fonction de l'art dans la sémiologie des structures où le réalisme stalinien n'a fait qu'anticiper pratiquement sur le savoir spéculatif des formalismes.

Il y a bien sûr un aspect polémique à ce livre, puisqu'il constitue peut-être la plus directe récusation du réalisme, seul concept par où la grille marxiste a pu s'ouvrir (si l'on peut dire . . .) à la considération de l'esthétique, territoire miné, comme chacun sait, puisqu'il jouxte le pays interdit de la métaphysique, enfer des idéologues. Loin d'être lui-même interpelé par la rumeur insolente des concepts, le langage de l'art est ce qui constitue le seul pouvoir humain capable de lui faire encore échec et de lui demander des comptes : c'est à la civilisation elle-même de répondre, si elle peut, à la répudiation qui lui vient d'une hauteur dont elle n'a même plus d'exemple et dont l'absence lui adresse précisément ce refus. « Notre époque est un bazar dont les principaux caractères,

en ce qui touche les us et les modèles, sont l'hétéroclite et l'éphémère » (*les Deux royaumes,* p. 187).

L'âme est le paradoxe de ce qui ne peut se dire sans se lire dans le miroir d'une parole d'elle seule émanée, à elle seule adressée. Parlant de l'art, Vadeboncoeur parle de l'âme dont la voix discrète ne peut être entendue sans être amplifiée par la parole de l'artiste. La réduction de ce dernier au rang de producteur culturel témoigne suffisamment contre l'époque qui s'enorgueillit de cette gestion. Le fonctionnalisme d'une société qui admet que ses modèles sont produits par la culture, c'est-à-dire que rien n'échappe à la chaîne des effets engendrée par sa propre activité (« le dernier degré de l'empire de la chose »), ce cercle clos d'une réalité fermée sur elle-même, cet état tautologique de l'esprit de système était déjà condamné dans *Indépendances,* mais la jeunesse y tenait encore la place d'un espoir laïque et d'une possibilité de renverser la monstrueuse mécanique du progrès. *Les Deux royaumes,* c'est la reconnaissance en même temps douloureuse et sereine que cet espoir n'a plus d'autre espace que l'âme même, mais aussi que cet espace est infini.

Beaucoup ont éprouvé à la lecture des *Deux royaumes* un malaise, comme devant l'aveu d'une sorte de démission. Cela vient d'une méprise sur le niveau du discours qui s'y tient avec la rectitude d'une audace peu commune. Vadeboncoeur ne revient pas seulement sur lui-même et sur ses propres convictions (ce qu'il fait toutefois dans une certaine mesure) : avant tout il s'attache à la seule question de savoir s'il existe autre chose et si l'on peut se soustraire à la misère qui nous entoure. La considération n'est ni philosophique, ni morale, ni même esthétique. Elle veut uniquement rendre compte de l'expérience, du fait que cet espace de liberté existe et qu'il implique la netteté d'un jugement. Pas d'une raison. Ni d'un dogme. Ni d'un rêve. Mais la certitude immédiate, dure, intuitive que l'unique voie de cet affranchissement commence par un refus, refus qui fonde cependant la force d'une formidable affirmation, celle par exemple que le temps s'abolit brusquement, sans ruines, sans apocalypse, par la magie très simple d'« un peu de mine de plomb laissée sur la page, là où une main informée d'inconnu a passé sans destination »

(id. p. 94). « Jamais un dessin ne devient un simple souvenir » (id. p. 85), nous apprend cette méditation sur le temps qui vient d'une donnée presque banale pour le savoir de l'âme qui, contrairement à celui des systèmes conceptuels, n'est jamais récusable. Ce que je voudrais suggérer, c'est que le seul propos qui importe dans ce livre risque absolument de passer inaperçu, si l'on s'en tient à la discussion polémique de la conclusion certes discutable qu'il dégage : « Cette période est extrêmement basse » (id. p. 183). Le débat ne peut pourtant pas s'engager à partir des prémices, les seules conséquences ressortissent au monde des idées. Ce qui importe est justement en deça, au-delà, de toute façon hors de ce qui peut être débattu : « Il y a une clef pour la compréhension de l'homme... C'est l'enfant qui la possède et qui la montre » (id. p. 237). Retour à la dureté du fait. Retranchement du cercle truqué des discours. C'est l'expérience redevenue première et réintégrant le privilège de juger qui est bien une propriété critique, ainsi qu'en témoigne l'étymologie. Il faut que l'arrogance du préjugé moderne soit humiliée sur son propre terrain et que le bénéfice de la méthode expérimentale concède la victoire de l'âme, retrouvée comme un fait oublié et interdit de mention dans la mémoire contemporaine.

Dans *la Ligne du risque* paru en 1963, Vadeboncoeur écrivait : « Le passé devra être dénoncé au nom de l'avenir » (p. 217). Il est facile d'opposer cette phrase par exemple à celle-ci : « ... être moderne, aujourd'hui, ce n'est pas être quelque chose, c'est n'être rien, préalablement », tirée des *Deux royaumes* (p. 183). La continuité pourtant ne le cède en rien à la contradiction, à la condition de départager dans l'oeuvre de l'essayiste le témoignage de l'homme d'action de la réflexion de l'artiste. *Les Deux royaumes* appartient plus au second versant, avec *Un amour libre,* l'art venant compléter et approfondir une pensée d'abord éveillée à elle-même au contact de l'enfance. Ces deux essais ne doivent rien à l'opinion et échappent par là à la mêlée idéologique qu'ils éclairent par contre en projetant sur elle l'éclairage impitoyable de l'intelligence.

Que ne devons-nous pas au prix d'une telle critique ?